

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 7

Artikel: Heureux ceux qui ont confiance : béatitude pour le temps présent
Autor: St-Urbain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224445>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BONNET DE COTON

JE voudrais célébrer dignement le bonnet de coton.

Il faudrait débiter sur le mode virgilien en énumérant les vertus de ce symbole des vies réglées. Le bonnet de coton a des adversaires bien plus redoutables que s'ils étaient féroces. Il a des adversaires moqueurs. Pendant du parapluie, il caractérise les honnêtes gens du règne de Louis-Philippe. Il est demeuré, depuis, la caractéristique de l'homme niais et vulgaire, aux idées périmees, captives sous le casque à mèche.

Le bonnet de coton vaut mieux que cela. J'ajoute même qu'il devrait, de nos jours, être remis en honneur et revenir à la mode. Je m'explique.

Certes, il était superflu au temps où l'on couvrait les fenêtres bien closes.

Nos pères fuyaient le grand air. Ils n'en connaissent pas la puissance reconstituante. Ils marinaient toute la nuit dans une atmosphère moite et confite où ils exhalaient soit cette aigre pestilence, soit cette tiède fadeur que dégagent les humains endormis.

Aujourd'hui, nous aimons à dormir en laissant la fenêtre ouverte. Ainsi le calme — relatif encore, mais amélioré — des rues urbaines, ainsi, la paix des rues campagnardes, semblent pénétrer en nous. Ainsi la fraîcheur nocturne nous recharge, comme des accumulateurs, d'un peu de jeunesse.

Mais il est fort déplaisant de n'être pas protégé contre le jet d'air glacé dirigé tout droit sur nos crânes plus ou moins dénudés.

Tous les risques, le bonnet de coton les conjure, qu'il soit de coton proprement dit ou qu'il soit un « bonnet de coton en soie » comme disent les personnes dont le langage ne s'embarrasse pas de scrupules contraignants. Grâce à lui, nous n'hésiterons plus à ouvrir la fenêtre. Grâce à lui, la nuit nous assainira sans nous enrhummer.

Les moins de trente ans, qui sortent sans chapeau, car ils ont la cervelle brûlante, reconnaîtront eux-mêmes que, s'il est possible de ne pas se couvrir le crâne quand on marche, il est logique de le faire quand on s'expose au froid dans l'immobilité du sommeil.

Et les moins de trente cheveux béniront une renaissance vestimentaire grâce à laquelle leur crâne, enfin protégé, ne sera plus un stand de gymnastique suédoise pour mouches matinales.

(Le nouveau savoir-vivre.) Paul Reboux.

LE DOCTEUR ALUYS

LES temps et les circonstances changent, ce qui fait que les hommes, ou plutôt leurs actions, se modifient également. Aujourd'hui, les disciples d'Esculape ont soulevé la peine à se créer une clientèle. Aussi, ne serait-il point étonnant de voir un jeune médecin, pressé de se faire connaître et de gagner sa vie, organiser en son lieu de résidence et dans les environs, des conférences publiques et gratuites sur les multiples formes du cancer, et de l'entendre démontrer très sensément la nécessité de combattre la maladie à ses débuts, c'est-à-dire le plus vite possible. Ces palabres amèneraient sûrement, les mois suivants, au conférencier toute une clientèle, particulièrement émotive, croyant ressentir les premiers atouchements de la redoutable maladie. Autrefois, on était sans doute moins nerveux, moins impressionnables et l'on se riait non seulement des malades par suggestion, mais aussi parfois des malades véritables, témoin Molière qui mourut sur la scène de son propre théâtre au moment où il jouait sa comédie du « Malade imaginaire ». Les médecins eux-mêmes, quand ils étaient fort occupés, redoutaient ces patients toujours très loquaces qui venaient réquerir leur avis pour des bagatelles destinées à se guérir sans l'aide de la Faculté. Je me souviens que le médecin de mon village avait effectivement en horreur ces gens qui, hors d'haleine et avec des airs d'enterrement, tenaient à le consulter sur des piqûres de puces et autres choses semblables. Sans se départir d'une juste prudence, il ne se gênait cependant pas non plus de leur dire son opinion avec

franchise, afin de leur enlever si possible tout désir de récidiver à la légère. Il est évident que s'il eût été moins honnête ou simplement plus intéressé et plus zélé à exploiter la bêtise ou la peur humaines, ce médecin, que nous appellerions, si vous le voulez bien, M. Aluys, aurait pu mettre de tels clients en perce comme des tonneaux dont on veut tirer du vin le plus souvent possible. Il eût eu le droit de se dire que ce n'était aucunement sa faute si, dans notre monde, il y a des gens qui ne sont point satisfaits quand ils apprennent que leur maladie est moins sérieuse qu'ils ne se l'étaient représentée.

M. Aluys répugnait profondément à ces besognes de « fabricants de maladies », ainsi qu'aux lauriers faciles qu'on y récolte ; on l'en respectait d'autant plus dans la vaste contrée où, le jour comme la nuit, par le beau temps comme par la tempête, il allait, enfoui dans son large manteau à pélerine, soulager les malades et relever le moral de leur entourage. Quand il arrivait dans la chambre d'un patient pas trop gravement atteint, il se gardait bien de se rendre directement auprès de lui. On le voyait tout d'abord arpenter lentement la pièce, inspecter en silence les gravures et photographies ornant les parois ou le dessus d'une commode, jeter un coup d'œil distrait par la fenêtre, puis, se ravissant, faire brusquement volte-face et interpellé son client d'un ton badin. L'auscultation terminée, il se mettait à rédiger une ordonnance avec tout le sérieux nécessaire et la relisait ou plutôt l'éplait posément à haute voix une douzaine de fois au minimum. S'il surprenait alors un léger sourire sur les lèvres d'une des personnes présentes, il ne manquait pas d'ajouter de sa grosse voix : « Nom de tonnerre ! vous ne voudriez pourtant pas que j'empoisonne le malade, une erreur étant l'affaire d'une seule syllabe ou d'une fraction de chiffre mal tournée ».

Lors des consultations à son domicile, notre docteur, après un cas embarrassant, aimait à donner un autre cours à ses idées. Pour cela, il se rendait dans sa basse-cour où il oubliait sans peine la fuite du temps en conversant avec ses poules, son coq et ses canards. Il leur adressait des compliments sur leur bonne mine, les appelait par leurs petits noms, leur posait des questions que les bestioles comprenaient certainement et auxquelles elles répondaient par un caquetage significatif. Là-dessus, le cœur tout ragaillard par l'ingénuité et le naturel de son insouciance volatile, il s'en retournait à ses malades en faisant les rapprochements auxquels l'incitaient les circonstances.

Un jour que M. Aluys se trouvait en route, il rencontra un homme connu dans toute la contrée pour son avanie et que l'on avait baptisé du sobriquet « Tot por rein » (tout pour rien). Le bonhomme arrêta le char du médecin pour informer celui-ci que lui, « Tot por rein », avait justement une rage de dent.

— Eh bien ! montez sur mon char et asseyez-vous sur le banc ; je m'en vais vous soulager.

Le docteur qui, à ses heures, se chargeait de l'extraction des mauvaises dents, prit une pince dans sa trousse et d'un poignet solide fit l'opération sans autre formalité.

— Est-ce que cela coûte quelque chose, M. le docteur ? lui demanda timidement « Tot por rein », en le regardant de travers.

— Non rien, si vous m'autorisez à enlever une seconde dent, lui répondit le praticien qui avait remarqué que la molaire extraite n'était pas la seule malade. D'ailleurs, le courage du quidam, se disait-il, méritait bien une récompense. C'est ainsi que, debout sur son char arrêté au bord de la route, notre bon docteur arracha la seconde dent d'un geste énergique. Malgré la douleur ressentie, « Tot por rein » s'en alla tout glorieux de n'avoir pas eu un centime à déboursier.

A force d'être en contact avec la souffrance et la mort, M. Aluys, qui avait le cœur à la bonne place, réprouvait la vantardise et l'orgueil des humains et il considérait les ministres de l'Evangile comme des confrères, puisque, di-

sait-il, « ils sont les médecins de l'âme comme nous autres sommes les médecins du corps ». Il assistait assez régulièrement aux services divins, mais il s'arrangeait de façon à se trouver le dimanche matin dans l'une ou l'autre des paroisses avoisinant celle de son domicile. Non pas que le pasteur de ce dernier endroit lui fût peu sympathique, mais parce qu'il tenait à s'acquitter de ses devoirs religieux dans un petit village, presque en cachette, par dégoût de tout ce qui sentait l'ostentation, les choses profondes n'ayant, à son avis, pas nécessairement besoin de publicité. Il aimait particulièrement les sermons d'un M. L..., « mais, ajoutait-il dans l'intimité, ce pasteur devrait boire trois décis de vin blanc avant de monter en chaire, cela lui donnerait la vigueur qui lui manque ».

C'est aussi par répugnance pour certaines formes extérieures et pour tout ce qui aurait pu avoir l'apparence d'une manifestation clinquante et bruyante si chère aux foules que, lors de la mort de son ami, le conseiller fédéral L. Ruchonnet, il renonça à aller se joindre à Lausanne à la multitude qui accompagna les restes du grand Louis à sa dernière demeure. Cependant, il voulut tout de même rendre les honneurs qu'il devait à la dépouille de son ami et il le fit d'un cœur profondément ému. Je vois encore notre docteur, à quelques pas de la ligne du chemin de fer, assister seul, en un endroit à l'écart, au passage du train qui ramenait de Berne dans son pays natal celui qui avait été un grand et noble représentant de notre canton au sein des Conseils de la Confédération. Le chapeau à la main et les yeux voilés par la douleur, M. Aluys suivit du regard le train funèbre, aussi sombre qu'un astre éteint, jusqu'au moment où il se fondit dans la pénombre de l'horizon. Puis, notre docteur rentra chez lui, la tête basse et confuse, comme un homme à qui la destinée vient d'asséner un violent coup de boutoir.

Aimé Schabzigre.

RIEN

*Un rien est de grande importance,
Un rien produit de grands effets ;
Un rien fait pencher la balance,
En affaire, en guerre, en procès.
Et sur cette machine ronde,
Les gens qui ne font rien de rien,
N'avancent à rien dans le monde
Et ne sont jamais bons à rien.*

*Rien est souvent l'unique lot
Du talent que l'envie abaisse ;
Rien est toujours le premier mot
Qu'à l'indigent le riche adresse.
Rien dans le cœur, rien dans l'esprit,
Sont les riens qu'aux sots on reproche ;
Mais le pire sans contredit,
Mes amis, c'est rien dans la poche.*

HEUREUX CEUX QUI ONT CONFIANCE !

Béatitude pour le temps présent.

HEUREUX ceux qui ont confiance, simplement, sans obéir à nul mot d'ordre, sans pose, sans regard à côté pour s'inspirer de l'attitude du voisin !

Heureux ceux qui ont confiance en un avenir meilleur et tout proche, et que rien ne distraie de cet idéal, ni doute, ni soupçon !

Heureux ceux qui croient en la bonté humaine, dans cette fuite des vies, plus prompte que la course des siècles !

Heureux ceux qui ont confiance, parce que leur confiance leur vient de l'air qu'ils respirent et qui leur apporte un peu de l'azur vierge qui plane sur les sommets, les grands bois, ou les vastes étendues si vertes au printemps !

Heureux ceux qui ont confiance, parce que, toujours, la patrie a vaincu les sorts adverses et les malignités contraires !

Heureux ceux qui ont confiance, simplement, parce que leur cœur leur dit de croire et d'espérer : après le sombre hiver et ses affres et ses angoisses, le printemps, jeunesse de l'année, est toujours venu sourire à la jeunesse de la vie !

Heureux ceux qui ont confiance ! Dites et re-

dites, de tout votre cœur et de toute votre âme, cette béatitude qui vaincra tout le mal qui plane et les menaces qui vous guettent !

Heureux ceux qui ont confiance ! et que la confiance soit rendue à ceux qui doutaient !

Heureux ceux qui ont confiance, car l'avenir leur sourira, comme jadis le sort récompensait ceux qui s'étaient fiés à lui !

Heureux ceux qui ont confiance, car ils possèdent le meilleur des talismans : la foi aux jours meilleurs !

St-Urbain.

LE FEUILLETON



A côté du bonheur.

— Tu as raison, soupira Mme Destral, on ferait mieux de se lamenter pour ce qui vaut la peine... C'est ce tantôt que tu vas chez Maurice arranger tes meubles, Juliette ?

— Oui, dit Juliette qui mettait son chapeau.

Elle passa l'après-midi dans sa future demeure, pour arranger les choses selon son goût, puis on vint la chercher parce que la couturière venait apporter la robe de mariée. Elle descendit. En chemin, on l'arrêta plusieurs fois. On la complimenta sur la belle existence large et exempte de soucis qui allait être la sienne, sur la belle noce qu'elle allait avoir, sur la belle robe qu'elle porterait... Elle répondait avec un sourire un peu contraint, et parlait vite.

— Elle n'a pas l'air joyeuse, observaient les bonnes femmes, ce n'est pas étonnant, ça lui fait de la peine de quitter sa mère, pauvre Marie !

— Et puis, vous savez, ce n'est pas tant engageant de prendre un homme qui boit.

— Est-ce qu'il boit toujours ? on avait dit qu'il s'était corrigé.

— Taisez-vous !... moi, j'aurais six filles que je ne voudrais pas lui en donner une seule...

Arrivée à la maison, Juliette avait essayé sa robe, une belle robe de crêpe de Chine d'un blanc légèrement bleuté que Maurice lui avait donnée. Puis, la couturière partie, elle avait avec sa mère, préparé la grande chambre à côté de la cuisine où devait avoir lieu le déjeuner de noce.

Elles avaient allongé la table, préparé des nappes, essuyé le beau service à dessins bleus, Mme Destral soupirait. Juliette et elle avaient désiré une petite noce tranquille, entre proches parents. Mais M. Destral et Maurice, au contraire, voulaient émerveiller tout Clairmont par le spectacle de leur magnificence.

— Tant de travail, tant de peine ! soupirait Mme Destral, si seulement... enfin... je crois qu'on a fini pour ce soir, quelle heure est-il ?

— Onze heures, je crois.

— N'est-ce pas ce soir que Maurice donne sa soirée aux garçons ?

— Oui.

— Bonne nuit, ma fille, tu vas monter aussi, je pense.

— Oui, bientôt, j'ai encore deux ou trois petites choses à faire.

Quand sa mère fut sortie, Juliette se laissa tomber sur une chaise.

Oh ! qu'elle était fatiguée ! depuis des jours et des jours, on préparait cette noce, on balayait, on arrangeait, on cuisait, on courait...

Depuis des jours, elle n'avait jamais pu s'arrêter et se demander pourquoi son cœur était si lourd. Sur ses deux bras repliés sur la table, elle appuya sa tête, et éclata en sanglots. La lourde tristesse qui était depuis longtemps au fond de son cœur venait au jour, enfin. Toute la joyeuse confiance qu'elle avait placée en Maurice était perdue !...

Maurice ? qui était Maurice ?... Il y en avait deux... Le bon, le tendre, le galant cavalier, et l'autre, le brutal dont l'amour faisait peur, le méchant, le hargneux, celui qui sentait le vin, celui qu'elle haïssait. Combien de fois l'avait-

elle vu, celui-là, pour que son image fut à ce point nette dans l'esprit de sa fiancée ?... Tant de promesses qu'il n'avait pas tues !... Lui faudrait-il avoir pour mari un ivrogne ? Faudrait-il que ses enfants fussent des idiots comme un petit de Clairmont d'en-haut, qu'on rencontrait partout, la bouche ouverte et l'œil vide, pauvre petit misérable victime d'un père abruti déjà à sa naissance ? Non, non... Maurice... il se corrigerait, elle l'envelopperait de tant d'amour qu'il ne pourrait pas lui faire de la peine...

Elle se redressa, essuya ses yeux... En face d'elle, par la fenêtre donnant sur la cour, elle crut voir bouger quelqu'un : « Je suis folle, pensa-t-elle, je n'ai pas fermé les contrevents, n'importe qui peut me voir pleurer... Mais, est-ce que quelqu'un entre ?... »

On entra, en effet. Un pas lourd, mais qui cherchait à être silencieux, traversa la cuisine, hésita un instant devant la porte de la chambre. Quelqu'un entra.

— Maurice !... fit Juliette rassurée et surprise.

Elle inclina pour le voir la lampe suspendue, et aussitôt la laissa retomber, le cœur glacé par l'effroi... C'était Maurice, oui, le mauvais Maurice, celui qui était fou. Il s'avançait vers elle sans mot dire... Rapidement, elle passa de l'autre côté de la table.

— Qu'est-ce que ces manières, fit-il hargneux. Allons, viens.

— Non, sors, tu n'as rien à faire ici à ces heures !

— Rien à faire ! à présent que tu es presque ma femme.

— Ta femme ! pas encore. Dieu merci !

— Comment, Dieu merci ?

— Oui, Dieu merci, c'est encore assez tôt pour me dédire... Tiens, voilà ton alliance.

Il la regardait, l'air hébété... Elle n'était plus sur ses gardes, il s'élança vers elle. Plus prompt, elle se précipita dans la cuisine, sortit, monta l'escalier et courut s'enfermer dans sa chambre. Là, affolée, haletante, elle s'appuya contre la porte verrouillée, claquant des dents, pâle comme un fantôme... Au bout d'un moment, elle entendit le pas lourd traverser la cour et s'éloigner dans la rue... C'était fini, elle n'était plus fiancée...

Au petit matin, comme elle était transie, elle se jeta sur son lit et tomba dans un sommeil pénible et agité. Il était grand jour quand elle s'éveilla.

— Juliette ! appelait du dehors Mme Destral, Juliette !

Elle se leva, passa la main sur ses cheveux, défriqua sa robe.

— Juliette ! appelait toujours Mme Destral.

— Oui, dit Juliette d'une voix sourde.

Elle mit sa chaussure, et tourna la clef. La mère entra.

— Mon Dieu, Juliette, qu'as-tu ? fit-elle effrayée.

La jeune fille passa la main sur son front.

— J'ai mal à la tête, dit-elle.

— Maurice est là, il veut te causer.

Juliette secoua la tête.

— Non, je ne suis plus sa fiancée, je le lui ai dit hier.

Mme Destral ne poussa pas d'exclamation, ne posa pas de question... Elle dit seulement : « Ma pauvre fille ! »

— Reste là, reprit-elle au bout d'un instant, je m'en vais lui dire... ma pauvre fille !

— Après tout, non, laisse-moi y aller, il faut bien que j'y aille, je pense que, hier soir, il n'a pas compris.

Sa voix était terne, morne, sans inflexions. Machinalement, elle passa la brosse sur ses cheveux en désordre, rajusta son col et descendit. Maurice, debout, l'attendait dans la chambre. Il fit un pas à sa rencontre, elle l'arrêta du geste.

— Non, dit-elle, tu sais, je ne suis plus ta fiancée.

— Que dis-tu ? fit-il l'air hagard, c'est impossible, on se marie demain.

— Non, dit-elle de la même voix blanche, on ne se marie pas demain.

D'un geste impérieux, il s'avança et lui prit les mains.

— Juliette, supplia-t-il, et sa voix était déchirante, Juliette, pardonne-moi encore cette fois... tu verras... ah ! tu m'as assez puni, pour cette fois, je m'en rappellerai.

Il crut qu'elle fléchissait. Il y eut un silence. On entendit le père Destral qui, de sa voix joyeuse, disait à Hector : « Les cousins d'Aclens pourront mettre leur bidet sous le couvert, par ce beau temps, il n'aura pas froid aux pieds... ». La cloche sonnait pour l'école... les moineaux se chamaillaient sous le toit... Tout semblait être comme de coutume, il n'y avait qu'à se laisser aller sans essayer de faire face au vent... à quoi bon s'infliger cette intolérable souffrance ?... Juliette dégagea une de ses mains qu'elle passa sur son front. Elle regarda Maurice. C'était bien son Maurice, celui qu'elle aimait... Comme elle l'aimait !... Et comme il avait l'air angoissé !...

Tout à coup, elle se souvint de la décision prise, irrévocablement prise, pendant l'affreuse nuit, et elle dit :

— Non, Maurice, je ne veux plus, va-t'en, oh ! va-t'en !

Et comme il ne bougeait pas et restait là sans avoir l'air de comprendre, elle dit encore :

— Maurice, c'est fini entre nous, adieu, Maurice.

Alors, sans dire un seul mot, il s'en alla.

(A suivre).

Louise Musy.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

P'ace Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24 549

Pour lutter contre la mévente des **VINS VAUDOIS** demandez un

GIRARDOR

Vermouth exquis à base de

VIN VAUDOIS

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE